

Claude Ber : écrire en poésie (2 sur 2)

Claude Ber, *Épître langue louve*, Paris, Éditions de l'Amandier, collection Accents graves, accents aigus, 2015, 111 pages, 15 euros.

La parole peut être mensonge. Tellement mensonge. Non en déployant des circonvolutions sémantiques empruntant à l'imaginaire leur tracé (ou une partie de leur tracé), mais simplement en étant parole. Comme le rappelle bellement Claude Ber dans « Indianos » (in Claude Ber, Claudine Galéa, *Paroles du silence rouge*, Les Cahiers de l'Égaré, 1990) : « Naturellement, les Indiens n'existent pas. Ceux dont on parle existent rarement, ou plus, ou le tentent encore un peu. Ceci n'a donc strictement rien à voir avec les Indiens qui se chargent bien tout seuls de parler d'eux-mêmes si bon leur semble et pour autant qu'il reste à quiconque un semblant de parole quand toute parole fait semblant. »

Aussi, comment faire en sorte que la parole *ne fasse plus semblant* ? (C'est là – ce me semble – toute l'entreprise poétique de Ber.)

Il s'agit en premier lieu de faire fi de la réponse qu'apporte l'institution au désir, suivant ce qu'en dit Foucault. « Le désir dit : "Je ne voudrais pas avoir à entrer moi-même dans cet ordre hasardeux du discours ; je ne voudrais pas avoir affaire à lui dans ce qu'il a de tranchant et de décisif ; je voudrais qu'il soit tout autour de moi comme une transparence calme, profonde, indéfiniment ouverte, où les autres répondraient à mon attente, et d'où les vérités, une à une, se lèveraient ; je n'aurais qu'à me laisser porter, en lui et par lui, comme une épave heureuse." Et l'institution répond : "Tu n'as pas à craindre de commencer ; nous sommes tous là pour te montrer que le discours est dans l'ordre des lois ; qu'on veille depuis longtemps sur son apparition ; qu'une place lui a été faite, qui l'honore mais le désarme ; et que, s'il lui arrive d'avoir quelque pouvoir, c'est bien de nous, et de nous seulement, qu'il le tient." »

Comment faire fi de cette réponse ? Il s'agit de fragmenter, ou plus exactement d'avoir recours aux fragments¹, en faisant en sorte que ceux-ci soient entraînés dans un mouvement ample, qui est celui du souffle, qui est l'allant de la vie, de la pensée et du désir. Claude Ber écrit, dans une lettre adressée à Mathieu Cipriani² – et cela vaut comme traité poétique – : « Les fragments qui émergent d'une histoire toujours incomplète se renvoient les uns aux autres, construisent des cohérences et des symétries, des rappels, des allusions internes et externes, mais ils détruisent aussi ces logiques, creusent des écarts, des blancs, introduisent des contradictions, des fractures. Cela tient du poème bien sûr – du clip aussi, du sempling... –. Quand la

¹ Avoir recours, car les fragments sont l'origine, comme nous l'ont appris – notamment – les présocratiques ; ce qui unifie ce sont nos *topoi*, nos schèmes, nos catégorisations... En ôtant cette séduisante et le plus souvent inapparente colle venant de nous – via l'imprégnation, l'empirisme... – et qui tient *tout ensemble*, alors les fragments apparaissent-ils...

² In Claude Ber, *Monologue du preneur de son pour sept figures*, suivi d'extraits d'une correspondance Claude Ber / Mathieu Cipriani, théâtre, Éditions Léo Scheer, Via Valeriano, 2003, 15 euros, 71 pages.

conscience cesse de se raconter l'histoire cohérente d'elle-même et quand l'histoire collective cesse de faire rassemblement de l'éparpillement des vies et morts. Quelque chose comme les *labyrinthes*³ de miroirs dans les fêtes foraines ou les facettes d'une pupille d'insecte. En même temps éclaté et construit. »

Claude Ber revient sur la nécessité d'un *labyrinthe du langage* dans « Culture et médias » (in *Libres paroles*, Chèvre-Feuille Étoilée, 2003) : « La différence majeure entre le reality show sur les scènes de ménage ou le marronnier du rapport parents/enfants et *Madame Bovary* ou *l'Œdipe* de Sophocle, c'est le processus de symbolisation. Les médias éliminent le symbolique au profit d'un prétendu contact direct avec une réalité qui se donnerait à lire et à comprendre de manière immédiate. C'est oublier que la réalité est toujours construite. C'est simplement oublier le langage. Serions-nous entrés dans le temps de la mort du langage remplacé par une illusion de communication dont la transparence n'est pas celle du Cratyle de Platon mais celle du mirador ? *Écrire en poésie*⁴ est pour moi une résistance obstinée et radicale à cela. L'opposition inévitable du politique et du poétique, dont parlait Hannah Arendt, me paraît aussi se jouer de façon privilégiée sur ce terrain. À la tyrannie de la communication, j'oppose avec obstination le labyrinthe du langage. »

Qu'en est-il de ce labyrinthe ? Quel est-il ? Afin que vous puissiez *le* percevoir pleinement, ce nécessaire labyrinthe, ici notre commentaire doit s'effacer derrière le poème, notre citation devant en outre ne pas abîmer l'élan qui le constitue — intrinsèquement — en tant que poème, c'est-à-dire en tant que surgissement. Voici donc « *Épître langue louve fragments 10* », « La langue bruit et on n'écrit pas dans le noir ».

I see a voice
Shakespeare

Cela qui se meut au profond de la nuit entre
exaltation et inquiétude (la vitesse de vivre, un égarement au devenir empli
d'inconnus et nos disparitions par meutes successives)
aboyant la langue roulée en boule sur elle-même
ahanant au mot du bout des lèvres
déjà paroles
autres et autrement appuyées
la voix vers
l'ascendant du corps

Laver la terrasse, plier la table de teck, ranger la brouette dans le cellier et, dans la cave qui sent la pigne et la paille, pêle-mêle bêches, pelles, pioches et le bois, rondins,

³ Je souligne.

⁴ Je souligne.

bûches, ramilles avec leurs insectes tombés, moucheron, araignées, scolopendres, ensemble avec le tas de ce qui peut servir un jour qui ne viendra jamais, puis jeter le reste au bac à ordures, menton au ras du couvercle, front en sueur, joues rouges, jeté le tout

Repos la main couchée sur la terre mouillée
et sur les lames de la tondeuse
la graisse

son ronflement saccadé qui fait le soir indécis, l'automne bruire d'essence, les branches muettes de leurs oiseaux partis, l'odeur de giroles et de glands, les écureuils roux dans le bosquet de hêtres et la tête du sanglier abattu rapporté à dos d'homme dans des rires et des cris inachevés, un peu rugis qu'on croirait la bête de nouveau

*Que veux-tu dire ?
ou que veut-on simplement qui
soit autrement dit ?* interroge-t-elle
L'ancien pèse. La balance inquiète est là
Ananké et les Bienveillantes accueillent la
vie au berceau. C'est écrit sur le front et entre
les dents. Perdu pour la
parole. L'en-avant de
l'avenir. Le hors jeu inscrit dans les
règles. Sur l'écran d'un portable la
menue place d'un
signe

Dans la voix le cri des pipistrelles, le roucoulement des colombes, le piaillement des pies, le chuintement des chouettes, les trilles du rossignol et craintivement, allant au nénuphar la grenouille coassant quoi
*quoi demeure de ce bruitage ? De
l'armada des mots ? Des douilles de cette
migration sonore ?* dit-elle,
*Une épine dans la glotte, un
épis de maïs, le
pis gonflé d'une bazadaise ruminant le
foin de son nom ?* Qu'attend-on de
*l'amour sa roucoulade ou
son arête?*
Dans l'air courbé le vol de
nos voix et son cercle d'étamines, pistil de vent sur la cible du cœur. Au fronton la
pierre tombe déjà, les vallons et les

collines derrière la rosace se voient, les
champs labourés la campagne concise. Une
vie dure un sautellement de passereau, un
pépiement de roitelet et la parole est une
esquive à déduire les
mots de la mort disant comme
batte de bois dans le fond d'une
besace vide et la
force une poussière bientôt

Nous descendons de la ravine au sommet en
sens inverse des aiguilles d'une
montre sans savoir ce que
c'est cette corde

L'inapprivoisé oscille
entre
la bouche à mordre et à baiser
les mains meurtries et meurtrières
mais les bras dans l'herbe accoudés
sur un mouchoir de poche heureux
et leur terminaison de nous au bout de leur élan
entre les mains portés
si près de nous – quelquefois

Paroles et silence coulent de source pas la vie. Maigrichons comparés à son fessu
de matrone, sa taille de guêpe, son élégance de sylphe, son braquemart de cyclope,
ses cuisses de nymphe, son tout de tout, où fait à peine cil le calibré de nos bestiaires
et c'est vers l'unique trait qui l'ordonne
un surplis s'écartant en même temps qu'une mèche du front

Le matin se lève en tronc fendu. Mi aubier mi écorce. Doux mais indécis. Une liste
de tâches. Tout aussi indécises. Les pas encore à leur poids de sommeil tâtonnent
vers une journée incertaine. Eux- mêmes hésitants, pieds croisés aux barreaux de la
chaise, corps penché, le vif des doigts rompant le pain. Un moteur tousse sur la
route. Le grain de l'air est celui d'une peau. Les réverbères sont allumés. Une
fraîcheur verte monte des arbres. Dans la souplesse nerveuse du vent, un pal de nuit
glisse le ciel dans sa rainure d'horizon.

Élégie de l'aube virgule ce que nous disons point la preuve qu'exister est possible à la
ligne. Ce mardi 14 octobre le râle et le rire se joignent à l'infini où nous irons au train
de l'immortalité en pédalo à paroles
en cerf-volant de fables
à perte de vue sur la renverse des dimensions
l'horizontalité de la marche

dans les genoux

Dans la vase des coquilles de praires et de bigorneaux. Une lippe de vagues aspire ses flaques oubliées. Des crins blancs rebiquent sur ses crêtes. Huppées de mer perchées sur sa laitance parmi les mouettes et les cormorans. C'est une volière. Puis une peau de poisson, écailles luisantes sous le soleil voilé. En surgissent amibiens, sauriens et reptiles. Nos jambes humaines se perdent dans des pattes d'échinoderme et de tricératops. Une chiure de mouche sur la ligne du temps.

Il est dix heures. Des goélands se disputent des déchets de palourdes, queues en roues, ailes ébouriffées, leurs yeux rouges sur leurs têtes inclinées. Entre les parpaings de nuages et le ciment de la mer, le sable glisse, liquide, et je note en désordre le désordre du désordre de la vie

sa pagaille

le baluchon renversé de son apocalypse

contre la mort une et alignée – son rangement simple je note humblement maniaque comme autant à reverser dans le crissant du sel

En ce moment, soyons juste, dit-elle, la cruauté l'emporte. Mais a-t-elle jamais cessé de régner, dame d'empire, géante naine, la palinodie de la cruauté qui troue le tissu des roncières au bruit pétaradant d'une moto pas plus cruelle que son pot d'échappement sectionné pour empuantir ?

ça fait simplement

contact, adhérence entre bruit et arbres, les

sciant avec leur longue vie de branches et de

bourgeons. Alliance avec eux qui

croissent et vivent sans plus. Alliance avec

avec dans, avec sur, avec sous, avec pour, avec de

avec toutes les particules de la langue qui

désignent sans signifier – la maison commence par les

pas sur le seuil

Plurielles compagnes de nos songes et de

nos craintes, les tragédies des

viandes séparées des

peaux, des crânes séparés des

cous, de la pastille de radium sur la plaie du

cancer. L'insupportable supporté au quotidien et

le jardin clos de la mort ménagère quand les

crânes – pourquoi? – éclatent sous

les talons

le silence Asklépios en feuilles de palmier et

la mer de nouveau merveille cavatine à

Glandes, veines, tissus spongieux vissés au
pire. À la tresse ascendante du
vide jetés en bas. Qui en
nous rassemblera la monnaie telles les
vieilles serrant le sou raclé au fond de leurs
pochettes avec
tendresse entre pouce et index ?

Dans un cendrier de cristal, une poignée de billes acclimate un instant la lumière à
leur
petitesse, à la perfection de la
sphère. À tout ici qui
rond tournoie en orbite dans le
vide de l'univers. Dans rien
nommé. Affalé sur lui-même le globe ressemblera à un disque comme rêver une idée
et sa
déformation en rêve. Un jet d'eau, une
éclaboussure de sang, une perle de
lait renversée sur la soucoupe, l'indice de
tout et pas même une forme. La durée dans son
œuf reentrée

Les raisins cachés sous les feuilles des ceps crottés de pucerons, les vendangeurs
les laissent aux pies, aux abeilles, aux fourmis. *À nous, l'amour au pied des vignes
violettes !* s'exclame-t-elle, allant au babil relégué à
l'intime des chambres. Loin de la
page écrite comme au coin d'une
toile d'araignée la coccinelle prise, le
corps au corps conjugué. Pour l'amour de
l'amour et de ses jouissances le dernier anneau de
l'éclipse passé au doigt, les statues pétrifiés par
le basilic, la vouivre ou la méduse, l'aller au
désert, à la poussière des nuées, aux
cataclysmes dans la puissance du vide, la
générosité du dépouillement, le scalp de
l'âme pendu à des crocs de boucher. Et sous
le corps couché, elle se dresse l'herbe drue, son
cliquant de vie en alerte, en
expansion. Au suif de
la prunelle, une clarté démesurée. La
parole au palais de sa
langue natale

Le foin, les fagots, l'odeur d'humus et de bruine, les dents du râteau griffant les mottes et le tas à brûler dans une fumée âcre confondue au brouillard, le tomber du soleil les emporte avec lui et la nuit se dénude sans clôture
où paissent des yeux attentifs
Dans l'envol d'une hirondelle ou d'un engoulement (l'une râpant l'air d'une aile sifflante, l'autre recroquevillé dans son nom), dans le lever des mots avec le jour (en rapportant le bruit dans le muet des rêves) la parole rentre au chaud, laissant aux migrants l'ample et le loin pour plutôt un murmure (une confidence un temps délaissée) et convie à son écoute
dans ce méconnaître que l'on a aussi de soi

Quelles décisions se prennent en nous à notre insu ? À quoi sert l'endurance aux formes que nous façonnons de tous nos sens rassemblés et mutiques ? demande-t-elle et sa main lie la chair à
la chair
fait fourrure, toison, moufles d'angora. Au cristal crispé de la vue, à sa volonté tendue un glacier, mais le bruit de paille délestée de graines, l'odeur de drap défait font parenté avec l'ivresse et l'évidence, nuque pliée sur la douceur de vivre. Les sens font sens au jardin de l'esprit prononcé à fleur de peau

Nous qui désirons tant saisir, goûter, entendre, voir, recevoir et donner, nous n'avons rien qui les apprivoise, dit-elle, et l'inconnu se retire en lui-même.

Classer, ranger, distribuer, indexer puis bouleverser cet ordre d'un glissement ou d'un fracas, d'un clinamen de langage, c'est ce que font les mots fouinant le recoin et le vaste, grillons et galaxies et l'en-corps de la voix voit l'autrement des yeux

Orphée s'avance dans le bruissement et s'apaisent loups et lions, langues léchant à sa main le son de la parole. Le réel est sanglant, brutal, indécidable, fauves partout nichés, et dire l'apprivoise, à son pire adouci afflux de sang canalisé aux veines du langage et non plus là, près de la tête fracassée, dont coule la cervelle et d'être dite déjà apprivoisée la chose survenue : fin d'une vie,

pleurs, fleurs, odeur de cimetière, couronnes et crématoire
mais on est moins gisant à
être encore nommé. À
l'appel des voyelles absentes, à
proférer tout haut les morts et
les vivants la langue bruit de vive voix toute chair à l'ouvrage
lèvres, glotte, larynx, poumons, pelure granuleuse du
gosier, incisives sifflant sous la
syllabe
lève toi Lazare puisque tu es prononcé

Nos voix égrènent dans nos gorges les noms originels — chaudes — douces —
lentes — sombres — claires — rauques — murmurantes — riantes — chantantes —
sonores — stridentes — caressantes — coupantes — voilées — enveloppantes —
sanglotantes — exultantes — modulant la langue en son dessous, la creusant de
fissures, de rocs, de saillies, de bosquets d'acacia, de boutons d'aubépines, d'eau
ruisselante, d'éboulis, de cascades, de déluges,
voix paysages au dessin de
la parole

De l'ordre à la prière, du hurlement à la prophétie, de la plainte au discours, du
chant au chuchoté lèvres à lèvres, l'éloquence commence au concassage des cailloux,
langue chargée de galets plus que de figures, bouche pleine de pierres à limer le
bégayement. Où elle retourne comme au
bain de jouvence, de gazouillis en
babillages à
balbutier, brailler, bruite

folâtre souveraine désinvolté disant dagadant dolmant puisant poudant panetant
pinpinaturant pinquant palpant papuchkulant piarrant poulant pillant allègrement

Parfois aussi raidie dans une componction de banquier de la parole et qui ne s'en
démets que de la posséder

Les sans-paroles la prendraient bien parfois plutôt que ronger leurs gencives. La faim
aussi ouvre grand la bouche. Passons... Au tournemain du langage même nos
infamies s'acclimatent
laissons-les nous crever les yeux

Langue louve sauvage et
nourricière toutes voix confondues son
oblique scelle secrètement l'envers au
halo de clarté. Louange et
vindictive. À la conque de l'oreille, au
buisson des sens, à l'ardeur qui fait ce
buisson s'embraser, l'appel sexué du

sensible dans son bruissement tient de
l'amour ou le
figure. Tapage, mélodie, murmure, tintamarre de
souffles et de voix pour que
trouvent nos
mots d'autres corps qui
les parlent

la langue bruit et
on n'écrit pas dans le
noir

[Matthieu Gosztola]